Coseriu, Eugenio. 2020. *Geschichte der romanischen Sprachwissenschaft. Vol. 2 : Von Nebrija (1492) bis Celso Cittadini (1601). Die Epoche des Humanismus*

Éd. par Wolf Dietrich. Tübingen : Gunter Narr. 293 p.

Gerda Haßler

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hel/749>

DOI : 10.4000/hel.749

ISSN : 1638-1580

Éditeur

Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2021

Pagination : 231-241

ISBN : 9791091587143

ISSN : 0750-8069

Référence électronique

Gerda Haßler, « Coseriu, Eugenio. 2020. *Geschichte der romanischen Sprachwissenschaft. Vol. 2 : Von Nebrija (1492) bis Celso Cittadini (1601). Die Epoche des Humanismus* », *Histoire Épistémologie Langage* [En ligne], 43-1 | 2021, mis en ligne le 28 octobre 2021, consulté le 29 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hel/749> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hel.749>

Ce document a été généré automatiquement le 29 octobre 2021.

HEL is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License

Coseriu, Eugenio. 2020. *Geschichte der romanischen Sprachwissenschaft. Vol. 2 : Von Nebrija (1492) bis Celso Cittadini (1601). Die Epoche des Humanismus*

Éd. par Wolf Dietrich. Tübingen : Gunter Narr. 293 p.

Gerda Haßler

RÉFÉRENCE

Coseriu Eugenio. 2020. *Geschichte der romanischen Sprachwissenschaft. Vol. 2 : Von Nebrija (1492) bis Celso Cittadini (1601). Die Epoche des Humanismus*. Éd. par Wolf Dietrich. Tübingen : Gunter Narr. 293 p. ISBN : 978-3-8233-4642-5.

- 1 Cet ouvrage est le deuxième volume d'une série de livres consacrés à l'histoire de la linguistique romane. Le premier volume traite de la période allant des débuts jusqu'à 1492 et a été publié un an après la mort d'Eugenio Coseriu (1921-2002), dans l'adaptation de Reinhard Meisterfeld (1940-2017) (Coseriu & Meisterfeld 2003). Deux autres volumes sont prévus dans cette série : un troisième qui portera sur l'histoire des langues, la phonétique et la grammaire aux XVII^e et XVIII^e siècles et un quatrième traitant de la lexicologie, de la découverte de nouvelles langues, de la dialectologie et de la linguistique historique de la même époque.
- 2 La dénomination des époques traitées par Coseriu montre que son opinion sur l'histoire de la linguistique romane se distinguait de celle de la plupart des romanistes allemands qui considéraient Friedrich Diez (1794-1876) comme le fondateur de leur discipline. Pour Coseriu, le concept de linguistique romane englobe tous les efforts qui se caractérisent par « de bonnes questions » et qui, dans le cas le plus favorable,

permettent également de « trouver des solutions correctes » (p. 9). Pour lui, la linguistique « préscientifique » n'existe pas et ni l'institutionnalisation ni l'utilisation de méthodes fermement délimitées ne sont décisives pour la prise en compte des auteurs et des périodes dans l'histoire de la linguistique. Enfin, Coseriu a également traité de l'histoire de la philosophie du langage (cf. Coseriu 2003 et 2015), couvrant une longue période s'étendant jusqu'à l'Antiquité. Il a présenté ses réflexions sur ces objets de l'histoire des sciences du langage principalement lors de conférences, dont certaines avaient déjà été publiées par ses disciples (par ex., Coseriu 1969 et 1972). Entre 1970 et 1976 – époque à laquelle la linguistique allemande a également commencé à s'intéresser à l'histoire de la linguistique –, il a donné une série de six conférences sur l'histoire de la linguistique romane à l'université de Tübingen.

- 3 La publication d'une histoire de la linguistique romane, vieille de cinquante ans, se justifie par sa singularité dans la conception et la profondeur de la pensée, mais aussi par l'établissement de relations inhabituelles et souvent négligées. Enfin, on se souviendra également que le 27 juillet 2021 marque le 100^e anniversaire de la naissance de Coseriu. Le livre est organisé par sujet plutôt que par personne ou par ordre chronologique strict, ce qui explique la mention de certains auteurs dans plusieurs chapitres. Coseriu a écrit son travail plus en tant que linguiste qu'en tant qu'historiographe pur, ce qui signifie qu'il a tiré également des enseignements des problèmes linguistiques actuels de son étude des textes historiques et, d'autre part, qu'il projette ses positions linguistiques sur ceux-ci. Le texte est basé sur un manuscrit de plus de 500 pages conservées aux archives Coseriu à Tübingen, que Wolf Dietrich a complété, homogénéisé et pourvu des références nécessaires. Dans les notes de bas de page, il a ajouté des informations supplémentaires pour le public. Les nombreuses citations insérées par Coseriu dans la langue originale ont été vérifiées autant que possible par rapport aux textes originaux et traduites en allemand pour le public d'aujourd'hui.
- 4 La réflexion linguistique de la période décrite dans ce livre et appelée *humanisme* par Coseriu est caractérisée par des innovations quantitatives et qualitatives par rapport à la période précédente. D'abord en Italie, puis en Espagne, les idées dans la considération des langues romanes se sont répandues, puis la France et le Portugal s'y sont ajoutés. À la fin de l'époque, au moins quatre langues (italien, espagnol, français, portugais) font l'objet d'une description grammaticale assez approfondie ; en outre, il existe des dictionnaires, des traités d'orthographe et de phonétique, et des réflexions sur l'étymologie et l'histoire des langues.
- 5 Le premier chapitre traite des premières grammaires des langues romanes. Il commence, bien sûr, par Antonio de Nebrija (1444-1522) et sa grammaire castillane (1492), sans oublier d'autres grammaires disponibles en Espagne à l'époque, mais non écrites en espagnol. Après des remarques introductives sur la biographie et l'œuvre de Nebrija, une description détaillée et textuelle de sa grammaire espagnole est proposée et replacée dans la tradition de la grammaire latine. Ces explications sont suivies d'un exposé sur les faiblesses et les mérites de cette grammaire qui, bien qu'elle soit maintenue dans le logicisme médiéval et qu'elle n'ait pu s'affranchir des modèles latins, donne des règles très précises pour la distribution des phonèmes et décrit adéquatement les formes grammaticales propres à l'espagnol.
- 6 Ce chapitre montre très bien la compréhension par Coseriu de la linguistique romane, dont il s'inspire également pour décrire la première grammaire d'une langue

vernaculaire dans cette langue : Nebrija avait déjà esquissé la linguistique romane presque dans sa totalité, bien qu'en relation avec une seule langue : phonétique (ou orthographe), grammaire, lexicologie (lexicographie) dans le domaine de la description ; histoire des langues et grammaire historique dans le domaine de l'histoire. Seuls le point de vue comparatif et les dialectes manqueraient. La référence à une compréhension téléologique de la linguistique romane sur son horizon contemporain est plus importante pour Coseriu que de replacer la grammaire de Nebrija dans son contexte historique. Bien entendu, on ne peut pas non plus s'attendre à ce que le récit reflète les recherches approfondies qui ont été entreprises sur Nebrija, en particulier en Espagne, à l'occasion du 500^e anniversaire de la publication de sa grammaire et au-delà. Le texte de Coseriu lui-même est un document historique et fournit des informations sur la pertinence de l'histoire de la linguistique dans une université allemande dans les années 1970. Cette tendance se retrouve tout au long du livre et Wolf Dietrich ne l'a pas, à juste titre, bouleversée en l'actualisant. Toutefois, la vaste *Bibliografía Nebrisense* de Miguel Ángel Esparza Torres et Hans-Josef Niederehe (1999) est mentionnée, afin que le lecteur intéressé puisse s'informer à tout moment.

- 7 Pour l'Italie, la continuité de la discussion des humanistes sur la *questione della lingua* est présentée. Après les discours préparatoires sont traitées les contributions de Vincenzo Colli, Giangiorgio Trissino et Niccolò Machiavelli aux débats sur la nature de la langue littéraire et générale italienne et sur le nom qui lui convient. Dans ce contexte, l'idée qu'une langue se caractérise par ses traits phonétiques et grammaticaux, et non par ses éléments lexicaux, est qualifiée de moderne et linguistique. Les grammaires italiennes du XVI^e siècle sont replacées dans le milieu humaniste, ainsi que les discussions sur le langage littéraire. Enfin, l'ouvrage *Prose della volgar lingua* (1525) de Pietro Bembo est présenté comme une défense du vernaculaire italien contre le latin dont l'idéal linguistique, basé sur une poétique de l'imitation, était conforme à l'esprit de l'époque.
- 8 Le premier grammairien français à être étudié est le libraire et imprimeur Geoffroy Tory avec son ouvrage *Champfleury* (1529), qui s'inscrit dans la défense et l'éloge de la langue française, mais contient également des commentaires grammaticaux, phonétiques et orthographiques. S'inspirant de modèles italiens, Tory défend l'utilisation du français dans les sciences et demande une grammaire qui fasse remonter le français aux règles. La première grammaire du français est décrite sous le titre de *Lesclaircissement de la langue Francoyse* (1530) de John Palsgrave, publié à Londres, qui décrit la langue française selon les grands schémas de la grammaire latine, mais avec une indépendance et des critères souvent personnels. Coseriu ne se prive pas d'évaluations positives lorsqu'il présente Palsgrave comme le meilleur grammairien de la Renaissance après Nebrija, avec lequel les premiers grammairiens français sur le sol français ne pouvaient pas rivaliser. Dans ce contexte, les idées de Coseriu sur la place de l'écriture grammaticale dans l'histoire de l'utilisation de la langue et dans l'histoire générale des idées sont également intéressantes. Le statut du français, affirme-t-il, n'a été consolidé qu'en 1539, lorsque François I^{er} l'a élevé au rang de langue de l'État et de la cour, alors que le castillan était déjà la langue officielle du Royaume de Castille-et-Léon depuis plus de deux siècles et demi. L'humanisme français commence plus tard que l'italien, mais il dure plus longtemps. En Espagne aussi, l'humanisme commence très tard, d'ailleurs à un moment où les langues nationales sont déjà bien développées : il ne sera jamais plus qu'un mouvement faible. C'est pourquoi les grammaires françaises du XVI^e siècle – contrairement à l'Italie et à l'Espagne – étaient souvent

écrites en latin. Coseriu cite comme exemples de grammairiens français Jacques Dubois, qui voulait non seulement décrire l'usage de la langue, mais aussi le corriger et le normaliser en l'étymologisant, Jean Drosai, qui reconnaissait en français l'existence du genre neutre et des cas, et le père de la grammaire française Louis Meigret. Il décrit ce dernier comme un mauvais étymologiste qui adopte un point de vue synchronique et veut écrire une grammaire de l'usage. Il voit aussi chez lui l'origine de la conviction que la construction française de la phrase correspond à l'« ordre naturel ».

- 9 Les deux grammaires portugaises de Fernão de Oliveira (1536) et João de Barros (1540), publiées à quatre ans d'intervalle, sont également présentées. Coseriu nie par ailleurs le manque de compréhension d'Oliveira pour les faits historiques, dans la mesure où il ne déduit pas les mots portugais du latin, mais du grec et de l'arabe, et présente la relation entre le latin et le portugais comme une coexistence : le latin aurait transmis certains mots au portugais, mais inversement, il y aurait aussi beaucoup pris. Cependant, cette interprétation, qui, selon les conclusions de la linguistique comparative historique, est bien sûr complètement erronée, se présente différemment dans le contexte du XVI^e siècle naissant : avec la référence au grec pour l'explication des origines des mots portugais, des arguments sont fournis en faveur de l'âge vénérable et de la valorisation de cette langue. On trouve des arguments très similaires dans l'apologie d'autres langues vernaculaires européennes. Coseriu fournit également des évaluations des grammaires portugaises : il serait dommage qu'Oliveira n'ait pas poursuivi son activité de grammairien. Il semble que la grammaire de Barros soit plus systématique et plus claire, avec de nombreux exemples, mais Barros serait bien inférieur à Oliveira en tant que grammairien. Il imiterait Nebrija presque partout, mais personne ne l'aurait remarqué, puisque ceux qui ont lu Nebrija n'ont pas lu Barros et vice versa (p. 57).
- 10 Le deuxième chapitre traite de la poursuite de la description des langues romanes au XVI^e siècle. Le chapitre est divisé en trois parties : phonétique et orthographe ; grammaires et traités linguistiques ; lexicologie et lexicographie. La prise en compte séparée de la phonétique pour cette période est innovante, puisque les sons et les graphèmes sont généralement traités ensemble en grammaire. Le problème général des langues romanes est que l'alphabet latin est insuffisant pour représenter les phonèmes romans. Est abordée en particulier la représentation graphique des consonnes palatales et affriquées, des voyelles ouvertes et fermées. Selon Coseriu, une véritable phonétique n'existe dans les pays romans que dans l'œuvre de Giorgio Bartoli en Italie. Par ailleurs, la phonétique n'est décrite que lorsque certaines modifications phonétiques sont en cours, comme en Espagne la coïncidence des fricatives sonores et sourdes, ou dans le cas des grammairiens étrangers qui rédigent des manuels de langues romanes pour les locuteurs étrangers. Le jugement de Coseriu sur l'orthographe française est particulièrement sévère lorsque, résumant la longue histoire des tentatives de réforme de l'orthographe, il déclare qu'aucune orthographe rationnelle basée sur le système phonétique qui soit cohérente dans son ensemble n'a émergé en France. Dietrich explique ce jugement par le fait que Coseriu est convaincu des avantages d'une orthographe phonétique cohérente, qui, contre un mélange avec le principe idéographique, aurait cependant l'inconvénient de ne pas pouvoir séparer graphiquement les nombreux homonymes (par exemple *cinq*, *ceint*, *sein*, *seing*, *saint*, p. 70).
- 11 Coseriu a évidemment des difficultés à nommer la catégorie des *sprachlichen Abhandlungen* ('traités linguistiques'), qu'il traite avec les grammaires dans la deuxième

partie du chapitre. D'autres grammaires sont mentionnées ici, à la suite des premières, mais aussi des traités sur la langue, certains de nature comparative, d'autres mettant l'accent sur le statut particulier et l'histoire d'une langue. On trouve ici des descriptions grammaticales plus ou moins complètes de l'italien, de l'espagnol et du français, y compris les grammaires de l'espagnol publiées en Flandre. Dietrich y a intégré une description détaillée du *Diálogo de la lengua* de Juan de Valdés, écrit dans la Naples occupée par l'Espagne en 1535 et circulant en manuscrit. Bien que les intuitions de Valdés sur la non-conformité sémantique des mots espagnols et latins et ses observations morphophonologiques, en fait esthétiques, soient appréciées, il est décrit comme un grammairien médiocre par Coseriu (p. 84), ce dont témoigne principalement son adoption de trois genres en espagnol. Valdés aurait tiré ses exemples principalement des *refranes* ('proverbes') populaires, qui sont pour Coseriu un témoignage de l'état précaire de la littérature espagnole. Pour les grammairiens français, Coseriu cite principalement Brunot (1905), tandis que Chevalier (1968), par exemple, n'est pas mentionné. La littérature déjà disponible à l'horizon des années 1970 sur l'époque traitée, et sur les problèmes et les auteurs individuels n'est que peu prise en compte par Coseriu, ce qui permet de mettre en avant les interprétations individuelles des textes. À certains endroits, ces derniers sont corrigés et mis en perspective par des ajouts de Dietrich.

- 12 La lexicologie et la lexicographie sont brièvement présentées comme un domaine moins traité que la grammaire au XVI^e siècle. Bien sûr, les travaux sur le *Vocabolario della Crusca*, qui ont déjà commencé à la fin du XVI^e siècle, sont particulièrement importants, et certaines œuvres lexicographiques espagnoles et françaises sont également mentionnées.
- 13 De nombreux ouvrages ont été produits au cours des dernières décennies sur l'histoire des manuels de langues romanes pour les étrangers (par ex., Kibbee 1989 ; Sánchez Pérez 1992). Il est d'autant plus remarquable que Coseriu ait déjà traité de ces travaux dans ses conférences des années 1970 et les ait également considérés comme un objet remarquable de ses recherches et de son enseignement. Il attribue la floraison du grand nombre de manuels à cette époque à deux types de facteurs : (1) l'intérêt pratique du commerce international en particulier ; (2) les luttes et persécutions religieuses de ce siècle, qui ont conduit les protestants des pays romans à s'exiler et à vivre et gagner leur vie à l'étranger. La production de manuels scolaires par les professeurs de langues était concentrée dans des centres comme Londres, Anvers, Genève et Cologne. Bien que ces manuels, qui sont souvent aussi multilingues, ne prétendent pas être scientifiques, ils sont intéressants d'un point de vue linguistique, précisément en raison de la comparaison fréquente avec d'autres langues. C'est la lexicographie, davantage que l'étude de la structure de la langue, qui a été promue par eux. Ainsi, le *Calepino*, écrit par Ambrogio Calepino, d'abord publié en 1502 comme dictionnaire latin-italien puis élargi à un dictionnaire multilingue, est devenu le prototype du dictionnaire dont le nom propre est devenu un appellatif.
- 14 De nombreux manuels publiés en Angleterre, en Flandre et en Allemagne sur l'espagnol, l'italien et le français sont mentionnés et brièvement analysés par Coseriu. Dans la mesure du possible, des notes biographiques sur les auteurs et l'historique de la publication des ouvrages sont également fournies. Une attention particulière est accordée aux grammairiens de Cologne et aux maîtres de langue de Francfort et de Strasbourg. Enfin sont traités les manuels publiés en Italie, en Espagne et en France

pour l'enseignement des langues romanes. Les commentaires de Coseriu reflètent le contenu des textes et les mettent également en relation avec la situation dans les pays respectifs, ce qui explique l'intérêt pour les langues concernées.

- 15 Avec le développement des perspectives historiques, une composante importante de la linguistique romane est considérée dans ses racines historiques dans le quatrième chapitre. Il commence par des textes qui traitent des langues vernaculaires romanes, les comparant avec le latin et en préconisant l'utilisation. En Italie, Sperone Speroni a mené une discussion objective sur le latin et la *volgare* dans son *Dialogo delle lingue* (1542), en faisant valoir que l'usage devrait dépendre des genres et que le vieux-toscan ne convenait pas comme langue littéraire. En France, la *Deffence et Illustration de la langue françoise* (1549) prend clairement position pour le français, en voulant l'enrichir encore par des adoptions de mots d'époques antérieures et de différentes régions. Au Portugal, où il n'était pas seulement question de l'alternative latin ou roman, mais aussi de l'alternative portugais ou espagnol, il existe même un ouvrage similaire antérieur, le *Diálogo em louvor da nossa linguagem* (1540) de João de Barros. Selon Coseriu, en Espagne, le problème ne se pose guère, car le castillan a longtemps été la langue officielle et l'humanisme espagnol n'est pas particulièrement fort. Pourtant, il y avait des pensées très similaires dans l'ouvrage *Del origen y principio de la lengua castellana o romance que hoy se usa en España* (1606) de Bernardo Aldrete, ouvrage qui n'est pas mentionné dans le livre.
- 16 Plusieurs ouvrages sur l'origine des langues romanes, l'étymologie et la grammaire historique, classés selon les pays de provenance, sont traités dans ce chapitre de manière très consciencieuse et par le biais de textes. Selon l'évaluation de Coseriu, les auteurs de la Renaissance sont certainement intéressés par le problème historique réel, ils soulèvent également des questions surprenantes et donnent des solutions appropriées, mais ils manquent de méthode et ne recourent pas à des recueils de textes anciens. Il évalue donc leurs solutions souvent correctes comme étant accidentelles et intuitives. La relation entre le vernaculaire et le latin est problématisée, remise en question et expliquée comme une dérivation historique qui prend des formes différentes dans les différents pays romans. Beaucoup de ces textes sont présentés, interprétés et étayés au moyen de citations par Coseriu.
- 17 Les théories sur l'origine du français sont particulièrement détaillées. Coseriu part de 50 ouvrages du XVI^e siècle traitant du problème de l'origine de la langue nationale française ou de la langue originale de la France et de ses transformations, avec un nombre particulièrement important de ces textes écrits entre 1550 et 1580. Il qualifie cette discussion de particulièrement polémique, citant comme raison qu'en français, langue la moins typiquement romane, la part qui ne peut être expliquée par le latin est plus importante que dans les autres langues romanes. Il voit d'autres raisons dans le fait que le rôle des Francs ne peut pas être simplement réduit à une corruption de la langue romane parlée avant leur invasion. En outre, il affirme qu'il existe une conscience dominante en France de ce que le latin est une langue importée et de ce que le substrat, le celtique des Gaulois, est supposé être plus uniforme qu'en Italie et en Espagne. Une autre raison de la forte présence du thème de l'origine du français se retrouve dans la concurrence entre cette langue et l'italien. Enfin, Coseriu cite comme autre explication le fait qu'en France, de nombreux humanistes étaient protestants et n'étaient pas de bons latinistes. Même s'ils avaient une bonne maîtrise du latin, ils

identifiaient ce dernier consciemment ou inconsciemment à Rome et développaient donc une sorte d'hostilité envers cette langue.

- 18 Ce récit d'une justification de l'occurrence particulièrement intense de la problématisation du rapport du français au latin conduit Coseriu à classer les théories de l'origine du français. Il qualifie certaines d'entre elles, comme la théorie grecque et la thèse hébraïque de particulièrement aberrantes. Après Guillaume Budé, qui avait déjà dérivé le français du grec dans son écrit *De Analogia* de 1532, Joachim Du Bellay a également souligné les similitudes entre le français et le grec. Cette idée de dériver le français du grec a été poursuivie par des érudits postérieurs. Ainsi, Henri Étienne a utilisé les similitudes avec le grec pour une réévaluation du français car « la langue grecque est la reine des langues » (p. 148). D'une manière semblable, la dérivation du français de l'hébreu, qui provient de la tradition biblico-patristique, a prétendu prouver par des étymologies hébraïques que la langue originale de la Gaule était l'hébreu. Coseriu mentionne également les auteurs qui supposent simplement une adoption ou une continuation de certains éléments de l'hébreu. Ainsi, Louis Meigret, comme d'autres avant lui, considère la déclinaison prépositionnelle française comme analogue à l'hébreu (p. 156). Une autre explication de l'origine de la langue française est liée à la thèse celtique, souvent associée à d'autres déterminations de l'origine du français. Coseriu identifie Pierre de la Ramée en tant que grand représentant de la thèse celtique en termes linguistiques, lui qui affirmait que la culture gauloise était plus ancienne que la grecque. La grammaire avait également migré de la Gaule vers la Grèce et seulement de là vers l'Italie. Jean Bodin, en revanche, soutient que, d'une part, le gaulois n'est pas identique au grec, mais qu'il est apparenté au grec, et que d'autre part, le germanique est un dialecte du gaulois, et qu'à l'aide du français, du grec et de l'allemand, on peut déduire divers faits de l'ancienne langue gauloise. Coseriu mentionne plusieurs variantes de la thèse celtique et les fait remonter à l'intérêt de l'humanisme pour les origines de la France. Comme forme particulière de la thèse celtique, il considère la thèse de l'indépendance du français qui affirme que le français a toujours existé en tant que tel et ne dépend d'aucune autre langue. Des points de vue similaires, niant le changement linguistique, ont été notés pour d'autres langues romanes.
- 19 La thèse de l'origine latine du français est considérée comme beaucoup plus discutée en France qu'en Italie et en Espagne. Coseriu décrit comme intéressante et fascinante en termes d'histoire culturelle la façon dont, en France, ce qui était intuitivement évident dès le départ a été découvert scientifiquement d'une manière progressive, et non sans fluctuations, même chez ceux qui tenaient fermement la thèse latine. Bien sûr, le lien évident du latin avec le français ne pouvait pas être ignoré par les partisans d'autres thèses ; il n'est pas nié même par les écrivains qui affirment l'indépendance du français, bien qu'ils l'expliquent par l'inversion des conditions historiques. Selon le degré d'exclusivité de cette thèse et selon sa justification, les auteurs se divisent en différents groupes.
- 20 Coseriu conclut ce quatrième chapitre en présentant le point de vue de Joseph Juste Scaliger, en soulignant sa contribution à une classification stricte et complète, mais en même temps historiquement fondée, des langues européennes. Scaliger a également traité des différents dialectes du nord ainsi que des principaux dialectes du sud de la France. Il sépare soigneusement le breton et le basque des dialectes romans. Il voit les mérites du français non pas dans sa parenté avec d'autres langues non latines, mais

dans les qualités qui lui sont propres. Coseriu présente Scaliger comme le plus grand linguiste de la France du XVI^e siècle et considère son travail comme un tournant dans toute la linguistique comparée.

- 21 Le cinquième chapitre, très court, est consacré à l'étymologie. Coseriu affirme que c'était un domaine de prédilection à la Renaissance. Bien qu'il affirme que les résultats de la recherche étymologique ont été médiocres par rapport à la recherche scientifique en cette matière, presque tous les grammairiens, théoriciens de la langue et historiens s'intéressaient également à l'étymologie. Ces études étymologiques se sont déroulées de trois manières différentes. Dans le premier type de travail étymologique, l'origine est interprétée de manière glottogonique, c'est-à-dire que l'origine des mots est considérée dans la langue en général et sans histoire. La recherche de l'étymon se présente donc comme une recherche de la vérité du mot. Dans une deuxième approche, l'origine est interprétée historiquement et la question est de savoir de quelle langue proviennent les mots. Les dérivations et composés linguistiques internes sont généralement considérés comme inintéressants. Le troisième type d'étymologisation considère l'origine comme un processus. Ce travail mène à la description de l'histoire des mots en termes de matériel et de contenu et dans leur contexte. Coseriu considère que cette troisième approche n'est pas toujours réalisée, même dans les travaux étymologiques contemporains. Selon lui, la transition entre la première et la deuxième étape a eu lieu à la Renaissance. Le problème n'est pas l'origine des mots, mais les langues dont ils proviennent, c'est-à-dire le passage de la glottogonie à l'histoire. Ce qui manque à la Renaissance, c'est une méthode. Comme la grammaire historique n'était pas encore développée, l'étymologie était jugée uniquement sur la base de la similitude matérielle, ce qui explique les nombreuses erreurs. Coseriu considère qu'il est remarquable que, malgré l'absence de méthode, il y ait eu de nombreuses étymologies correctes, dont certaines ne sont pas du tout évidentes à première vue. Coseriu cite plusieurs auteurs italiens, espagnols et français qui ont intégré des étymologies dans leurs œuvres. Il cite le *Tratado de etimología de voces Castellanas en estas lenguas Latina, Hebrea, Griega, Árabe* (1600) de Bartolomé Valverde comme le premier ouvrage dont le titre contient le mot *étymologie*. Des hommages particuliers sont rendus aux réalisations étymologiques de Nebrija, Pierfrancesco Giambullari et Dubois.
- 22 Le dernier sujet traité par Coseriu dans le sixième chapitre de ce livre est la grammaire historique, qui a probablement été reprise avec une vision téléologique de l'institutionnalisation de la linguistique romane au XIX^e siècle. Il considère Lodovico Castelvetro comme un pionnier important de ce type d'approche linguistique, auquel les auteurs ultérieurs se réfèrent également. Sinon, dit-il, il n'y a que des remarques et des questions accessoires qui peuvent être évaluées à la lumière de la linguistique moderne. En Castelvetro, Coseriu voit se réaliser un certain nombre de principes essentiels à la grammaire historique : (1) la possibilité d'expliquer toute forme historiquement, (2) la distinction entre changement phonétique et morphologique, (3) la distinction entre changement sonore régulier et analogie, (4) la nécessité de formuler des conditions. Dans les détails, il y a certainement encore beaucoup d'erreurs, mais les débuts d'une méthode sont discernables. La grammaire historique n'avait plus progressé jusqu'au début du XVIII^e siècle et avait même régressé dans certains cas. En ce qui concerne la grammaire historique, l'état contemporain est également la norme pour Coseriu, qu'il projette rétrospectivement sur la pensée linguistique de la Renaissance.

- 23 La grammaire historique est fondée sur la comparaison entre deux ou plusieurs phases d'une même langue, en phonétique et en grammaire. La base de la grammaire historique est la phonétique historique, c'est-à-dire les correspondances phoniques régulières dans le système et les changements chroniques dans la distribution. Coseriu énonce certaines conditions préalables à une telle vision historique de la langue et se demande si elles ont été données à la Renaissance. La base des langues romanes était incertaine, car de nombreux auteurs ne croyaient pas à l'origine latine de ces langues. Le latin vulgaire n'était pas encore postulé comme le point de départ du développement des langues romanes. Or la Renaissance a beaucoup de peine à expliquer les langues romanes par le seul latin littéraire connu. L'idée de reconstruction ne vient qu'à Castelvetro, qui fait remonter les formes italiennes *creggio*, *caggio*, *voglio* aux formes de base *credeo, *cadeo, *voleo non attestées, sur le modèle de *video* > *veggio*, *doleo* > *doglio* (p. 216).
- 24 Le problème de la prononciation exacte du latin n'est pratiquement jamais posé. Le latin est lu avec la prononciation nationale ou ecclésiastique. En ce qui concerne les langues modernes, les graphèmes et la prononciation ne sont souvent pas encore distingués avec précision. La distinction entre les mots vernaculaires et les mots savants n'est faite que sporadiquement et seulement dans des cas isolés. Pour la plupart des chercheurs de la Renaissance, le changement de langue n'est pas la normalité dans la vie des langues, mais plutôt une corruption, généralement due à l'influence des langues étrangères. Les catégories grammaticales des langues romanes sont identifiées avec le latin : l'idée qu'une langue n'a pas de cas et n'a que deux genres a été lente à s'installer. Il n'y a pas de véritable comparaison des langues, même chez Scaliger : malgré son affirmation de l'identité du latin *gener* et du roman *genero*, *gendre*, *verno*, il ne dit pas comment cette identité doit être interprétée.
- 25 De son point de vue, Coseriu semble insatisfait des résultats de l'étude de la langue à la Renaissance. Cependant, dans le résumé, il donne une caractérisation de la pensée des humanistes qui s'intéressent au langage. En premier lieu, les langues nationales romanes de l'Occident sont décrites de manière beaucoup plus détaillée qu'auparavant. Les nombreux manuels scolaires sur le français, l'espagnol et l'italien qui sont apparus au cours du XVI^e siècle représentent une avancée très particulière dans la description des langues. Coseriu décrit comme impressionnante l'ampleur de l'intérêt linguistique, tant dans sa propre langue que dans les langues sœurs, bien que la pondération soit différente selon les différents pays. Le traitement des questions de phonétique et d'orthographe connaît des progrès significatifs, bien que l'inventaire descriptif fasse défaut, mais un certain standard européen est atteint grâce à la multitude des descriptions.
- 26 La bibliographie du volume est divisée en ouvrages historiques traités et en études linguistiques, ces dernières comprenant principalement de la littérature historiographique sur les sujets et les auteurs traités. Le livre comprend un index des sujets soigneusement préparé, un index des mots contenant les exemples traités et un index des noms historiques. Un tableau chronologique, dans lequel les œuvres traitées sont classées par pays, est utile pour s'orienter.
- 27 Il est à noter que Coseriu fonde toujours ses explications sur la connaissance des textes originaux, qui sont abondamment cités dans le livre. Cela permet d'avoir un aperçu du déroulement des discours autour des sujets traités et de rendre les conceptualisations transparentes. La comparaison des différentes traditions nationales de la description

des langues ainsi que la référence évaluative des réalisations des auteurs de l'époque à l'état moderne des connaissances sont également intéressantes et novatrices, bien que l'on puisse se demander si cette mise en relation rend toujours justice aux données historiques. La classification des œuvres traitées est effectuée rétrospectivement à partir de l'horizon épistémologique de Coseriu lui-même, dont les commentaires ne se veulent pas historiographiques dans de nombreux cas, mais ils sont orientés vers la préparation de l'état ultérieur des connaissances. Dans l'évaluation de la littérature secondaire déjà disponible dans les années 1970, Coseriu procède de manière sélective, ce qui est partiellement corrigé par Dietrich avec la mention d'ouvrages particulièrement actuels et reflétant l'état de la recherche sur les sources. Plusieurs ouvrages importants pour le sujet traité qui étaient déjà connus dans les années 1970 du siècle dernier ne sont pas mentionnés par Coseriu (par ex., Apel 1963 ; Arens 1969 ; Borst 1957-1963 ; Droixhe 1978 ; Kainz 1969 ; Pisani 1967). En revanche, ce livre semble être une interprétation très individuelle et peut-être pour cette raison très précieuse de la pensée linguistique de l'époque de l'humanisme. Ce livre est intéressant pour les historiens de la linguistique à deux égards. D'une part, il fournit un aperçu très large et, en ce qui concerne l'évaluation des textes, également très approfondi de la description linguistique des langues romanes à l'époque de l'humanisme, mais d'autre part, il est aussi lui-même un témoignage de l'histoire de la linguistique dans les années 1970. Il contribue surtout à élargir l'horizon rétrospectif de la linguistique romane.

BIBLIOGRAPHIE

Apel, Karl-Otto. 1963. *Die Idee der Sprache in der Tradition des Humanismus von Dante bis Vico*. Bonn : Bouvier.

Arens, Hans. 1969. *Sprachwissenschaft. Der Gang ihrer Entwicklung von der Antike bis zur Gegenwart*. Francfort-sur-le-Main : Athenäum.

Borst, Arno. 1957-1963. *Der Turmbau von Babel. Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*. Stuttgart : Hiersemann.

Brunot, Ferdinand. 1905. *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. 1. *De l'époque latine à la Renaissance*, t. 2. *Le seizième siècle*. Paris : Armand Colin.

Chevalier, Jean-Claude. 1968. *Histoire de la syntaxe. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française, 1530-1750*. Genève & Paris : Droz.

Coseriu, Eugenio. 1969. *Die Geschichte der Sprachphilosophie von der Antike bis zur Gegenwart. Eine Übersicht, Teil I: Von der Antike bis Leibniz*. Postface par Gunter Narr & Rudolf Windisch. Tübingen : Universität Tübingen Romanisches Seminar.

Coseriu, Eugenio. 1972. *Die Geschichte der Sprachphilosophie von der Antike bis zur Gegenwart. Eine Übersicht, Teil II: Von Leibniz bis Rousseau*. Tübingen : Narr.

- Coseriu, Eugenio. 2003. *Geschichte der Sprachphilosophie*, vol. 1 : *Von den Anfängen bis Rousseau*. Nouv. éd. par Jörn Albrecht avec une note préliminaire de Jürgen Trabant. Tübingen & Bâle : Francke.
- Coseriu, Eugenio. 2015. *Geschichte der Sprachphilosophie*. vol. 2 : *Herder bis Humboldt*. Nouvelle édition révisée et augmentée par Jörn Albrecht. Tübingen : Narr, Francke & Attempto.
- Coseriu, Eugenio & Reinhard Meisterfeld. 2003. *Geschichte der romanischen Sprachwissenschaft*, Vol. 1 : *Von den Anfängen bis 1492*. Tübingen : Narr.
- Droixhe, Daniel. 1978. *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positivistes*. Genève & Paris : Droz.
- Esparza Torres, Miguel Ángel & Hans-Josef Niederehe. 1999. *Bibliografía Nebrisense: las obras completas del humanista Antonio de Nebrija desde 1481 hasta nuestros días*. Amsterdam & Philadelphie : Benjamins.
- Kainz, Friedrich. 1969. *Philosophische Etymologie und historische Semantik*. Vienne : Hermann Böhlau Nachf.
- Kibbee, Douglas. 1989. L'enseignement du français en Angleterre au XVI^e siècle. *La langue française au XVI^e siècle : usage, enseignement et approches descriptives*. dir. par Pierre Swiggers & Willy Van Hoecke. Louvain : Leuven University Press, p. 54-77.
- Pisani, Vittore. 1967. *L'etimologia. Storia, questioni, metodo*. Brèche : Paideia.
- Sánchez Pérez, Aquilino. 1992. *Historia de la enseñanza del español como lengua extranjera*. Madrid : SGEL.

AUTEURS

GERDA HASSLER

Universität Potsdam, Linguistik und angewandte Sprachwissenschaft